

# Le recours au chant basque en Pays Basque Nord contemporain : un vecteur d'actualisation de référents identitaires ?

(Calling upon Basque singing in Northern contemporary Basque Country: a vehicle for updating social identity?)

Pierre, Thomas

Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain (IIAC-CNRS-UMR 8177) EHESS. 105, Boulevard Raspail. F-75006 Paris  
tpierrecourriel@yahoo.fr

BIBLID [1137-4470 (2010), 17; 211-231]

Récep.: 04.05.2009

Accep.: 14.12.2009

---

*Dans un contexte de marginalisation de l'euskara, le mouvement culturel basque a recours au chant basque pour asseoir sa tentative de réactualisation des référents identitaires classiques de la basquité et contester les incidences sociales du mythe de la singularité. Le paradigme identitaire basque est ainsi reformulé dans le cadre des revendications d'entrée de l'euskara dans la sphère publique.*

*Mots-Clés : Iparralde. Chant basque. Euskara. Mythe de l'étanchéité. Représentations. Culture.*

*Euskararen marjinazio testuinguruan, euskal kultur mugimenduak euskal abestietara jotzen du euskalduntasunaren nortasunaren erreferente klasikoak berreguneratzeko saioa babesteko eta singularitasunaren mitoaren gizarateko gorabeherak eztabaidatzeko. Euskal nortasun paradigma birformulatu egiten da horrela, euskara esfera publikoan sartzeko errebindikazioen markoan.*

*Giltza-Hitzak: Iparraldea. Euskal kantua. Euskara. Iragazgaiztasun mitoa. Errepresentazioak. Kultura.*

*En un contexto de marginación del euskera, el movimiento cultural vasco recurre al canto vasco para apoyar su intento de reactualización de los referentes identitarios clásicos de la vasquidad y rebatir las incidencias sociales del mito de la singularidad. El paradigma identitario vasco queda así reformulado en el marco de las reivindicaciones de entrada del euskera en la esfera pública.*

*Palabras Clave: Iparralde. Canto vasco. Euskera. Mito de la estanqueidad. Representaciones. Cultura.*

Il ne s'agit pas ici de questionner l'imaginaire contemporain complexe et pluri-voque auquel renvoie l'expression « chant basque ». Cette question a été intelligemment abordée par l'ensemble des contributions – de Denis Laborde, Jon Bagües, Jean-Jacques Castéret, Natalie Morel Borotra, Xabier Itzaina, Patricia Heiniger et Joseba Etxarri – qui constituent l'ouvrage intitulé *Kantuketan*. Dans la présentation de cet ouvrage, Denis Laborde, expliquant la posture interactionniste à partir de laquelle l'ensemble fut pensé, indique que le « chant basque » existe notamment « dans la multiplication de face-à-face où, à un moment donné et dans un contexte toujours mouvant, un chanteur chante un chant pour un auditeur qui reconnaît ce chant (ou pas) et qui l'identifie (ou pas) comme basque » (Laborde, 2002 : 18).

Pour ce qui est de la contribution présente, je m'inscrirai dans l'adhésion à ce postulat de départ avec pour seul et unique objectif de témoigner de l'instrumentalisation symbolique du « chant basque » au sens du « chant en langue basque ». J'exposerai en effet les raisons pour lesquelles cette forme d'expression constitue un support de diffusion de différents types de représentations de la culture et de l'appartenance basques. Je tenterai principalement de montrer en quoi, en Pays basque nord, par le recours au chant, les sphères basquistes contemporaines tentent de reformuler l'idée de singularité basque. Comment la création musicale d'artistes proches du mouvement culturel basque participe-t-elle de la reproduction, de la contestation et/ou de la refondation de normes culturelles ? Plus précisément, comment la rhétorique basquistes s'inscrit-elle dans ce répertoire pour revendiquer l'entrée de la culture et de la langue basques dans la sphère publique, dans la sphère du « pour tous » ? Pourquoi le chant participe-t-il de la création puis de l'académisation, au sens de la normalisation, de référents identitaires tant « classiques » qu'inédits ? Produit-il de nos jours de nouveaux imaginaires individuels et collectifs ? Influence-t-il l'évolution de la basquité ou, autrement dit, des traits, marques et valeurs qualifiant l'appartenance basque ? Je tenterai d'explorer ces interrogations en m'appuyant indistinctement sur le contenu sémantique de différentes sources – *bertsulari* (improvisateur), chant traditionnel et/ou patriotique, folk, nouvelle chanson basque des années 1970-80 – et en resituant celles-ci dans les contextes idéologiques et politiques à partir desquels elles se diffusent dans l'espace contemporain.

Ainsi, dans un premier temps, en m'appuyant sur le cas de l'association d'enseignement du basque aux adultes AEK, je montrerai comment le mouvement culturel tient compte de la multiplicité des rapports collectifs et individuels à la culture basque (1). Nous verrons en effet que cette diversité dépend, pour beaucoup, de la pluralité des perceptions du mythe de la singularité, socle sémantique à partir duquel les différents référents identitaires locaux se sont historiquement constitués. Je me consacrerai alors à la restitution non-exhaustive de l'histoire de la construction de la singularité basque (2). Tout du long de cet article, j'illustrerai notamment mon propos par l'analyse ponctuelle du rôle symbolique et transgressif de la Korrika, manifestation transfrontalière inscrite sur un espace déterminé au sein duquel est revendiquée l'utopie valorisant la confusion entre territoire, langue, culture et identité basques (Del Valle, 1993). Enfin, je

témoignera des formes inédites de représentations de l'identité défendues au sein du mouvement culturel et des sphères *abertzale* en Iparralde<sup>1</sup>. Ainsi, je verrai par quels procédés la représentation régionalisée et la version ethnologisée de la culture basque sont conjointement contestées (3).

## 1. UN RAPPORT AU MONDE REHABILITÉ : LA CONFUSION ENTRE LANGUE ET TERRITOIRE

Tous les deux ans depuis 1980, l'association AEK<sup>2</sup> organise la Korrika, une course relais en faveur de la langue basque. Elle se déroule, durant dix jours et dix nuits, sans interruption, sur l'ensemble du Pays basque transfrontalier. AEK travaille en faveur de la réappropriation de la langue sur les territoires composant Euskal Herria<sup>3</sup>, littéralement « le pays de la langue basque ». Dans ce but, elle agit principalement sur le terrain de l'alphabétisation et de l'enseignement de l'*euskara*<sup>4</sup> aux adultes, sur la recherche, la création et l'élaboration de matériels

---

1. Le terme *abertzale* signifie en langue basque « patriote ». Il sert à la désignation et à l'auto-désignation de l'ensemble des mouvements nationalistes basques. Aujourd'hui, en Pays basque nord, l'expression « nationalistes basques » est récusée par la majorité des *abertzale* qui préfèrent se dire et être qualifiés de « patriotes ». Le terme Iparralde signifie littéralement « côté nord », il est employé pour qualifier le Pays basque de France en référence au Pays basque d'Espagne, Hegoalde, le « côté sud ».

2. AEK (Alfabetatze Euskalduntze Koordinakundea) est une fédération d'associations (Gau Eskola – cours du soir) pour l'alphabétisation et l'« euskaldunisation » des adultes. En 1966, les premiers groupes d'alphabétisation sont créés en Pays basque sud à la suite d'une campagne de sensibilisation à l'initiative de l'Académie de la langue basque, Euskaltzaindia. AEK est aujourd'hui l'organisme le plus important et c'est le seul à être implanté sur l'ensemble des Pays basques nord et sud. Il regroupe une centaine de centres disséminés sur toutes les provinces et dans lesquels environ 800 professeurs enseignent l'*euskara*. Au début des années quatre-vingt, l'enseignement aux adultes connaît une forte croissance suivie d'une stabilisation puis d'une baisse des effectifs. Durant la décennie suivante, AEK parvient peu à peu à augmenter ses effectifs de façon continue. Pourtant, pour l'association, cette croissance est encore trop lente pour assurer la complète réappropriation de la langue. En juillet 2002, AEK est déclarée d'utilité publique par le gouvernement autonome basque. Elle dispose d'une branche à Bayonne qui, dans le droit fil de la Convention spécifique « Pays Basque », a signé, durant l'été 2003, un accord-cadre annuel avec l'État, la Région Aquitaine et le Conseil général des Pyrénées-Atlantiques. Ce texte pérennise officiellement sa pédagogie, son financement et ses finalités.

3. Euskal Herria comprend les sept provinces basques. En Espagne, trois d'entre elles (le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava) constituent la Communauté autonome d'Euskadi au sein de laquelle la langue basque est officielle. La quatrième, la Navarre, bénéficie du statut autonome de Communauté forale. La langue basque y est officielle dans la moitié nord bascofphone de la province. Enfin, les trois provinces de France (le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule) bénéficient du statut de « Pays ». L'*euskara* n'y bénéficie d'aucun statut public.

4. L'*euskara* est considéré par les linguistes comme une langue-île dans la mesure où il n'a aucune parenté avec les langues voisines latines qui l'entourent. La question de son origine et de ses possibles apparentements n'est, du point de vue scientifique, toujours pas tranchée. Un certain nombre d'hypothèses sont avancées en vue de rattacher la langue et le peuplement basques à une famille linguistique ou à un peuplement par ailleurs identifiés ; linguistes, anthropologues et généticiens s'efforcent d'expliquer dans quelles conditions ils ont été amenés à occuper les territoires aquitano-pyrénéens. Il reste que l'*euskara* a été la langue du peuple ou des peuples qui ont vécu sur les deux versants des Pyrénées occidentales depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. En l'état actuel des analyses, le monde scientifique s'accorde sur un fait : l'*euskara* existait avant l'arrivée des Indo-européens.

pédagogiques, la formation des professeurs et la réalisation d'activités culturelles et de campagnes diverses pour la prise de conscience de la population en faveur de cette langue. L'association se donne pour objectif de redonner à l'*euskara* sa fonction de langue de communication quotidienne pour les habitants du Pays basque.

La Korrika, course unique en son genre, a un double objectif. Il s'agit de renforcer l'attachement des habitants à l'*euskara* et de collecter les fonds indispensables à la poursuite de l'action de l'association. À chaque édition, plusieurs milliers de bénévoles travaillent à l'organisation de la course dans les villes et villages traversés et, durant les semaines précédentes, des centaines de manifestations culturelles sont organisées. Depuis près de trente ans, cette course est l'événement qui rassemble le plus grand nombre de participants en faveur de l'*euskara*. Des milliers de personnes parcourent 2100 kilomètres, se jouant à plusieurs reprises de la frontière étatique. Le parcours dessine ainsi un tracé symbolique, celui du territoire linguistique. Cette initiative allégorique est destinée à illustrer la volonté populaire de transmettre le legs culturalo-linguistique reçu des générations précédentes. Durant cette course atypique, les coureurs portent un bâton témoin transmis de main en main et de kilomètre en kilomètre. À l'intérieur de celui-ci se trouve un message, à chaque édition différent, rendu public à l'arrivée de la course. À l'occasion des deux dernières courses, AEK a mis l'accent sur le rôle à la fois intégrateur et identitaire de la langue basque.

En 2009 par exemple, la Korrika débute le 26 mars en Navarre à Tudela et s'achève, le 5 avril, à Vitoria en Alava. Cette année-là, par le slogan officiel « *Ongi etorri euskaraz bizi nahi dugunon herrira !* » [« Bienvenue au pays de ceux et celles qui veulent vivre en parlant *euskara* ! »], AEK tient à rendre hommage à tous ceux qui ont fait, depuis deux générations, la démarche d'apprendre l'*euskara* et notamment aux familles qui, par ce biais, l'ont transmise à leurs enfants. Jakes Borthairu, responsable d'AEK à Bayonne, commente les raisons de cet hommage :

Autant le Pays basque a été une terre d'accueil pour certains, autant d'autres ont dû le quitter et, au fil du temps, ont perdu l'usage de l'*euskara*. Et il serait injuste d'oublier que de nombreuses familles ont fait l'effort de conserver ou de se ré-approprier l'*euskara*. C'est pour cela que cette seizième Korrika rendra hommage à toutes les familles qui ont appris ou récupéré la pratique de la langue basque, et l'ont transmise à leurs enfants. [...] Nous terminerons cette Korrika par Vitoria, pour y rappeler que c'est cette ville qui, depuis des générations, a connu le plus de flux migratoires mais aussi d'intégration<sup>5</sup>.

Le message est également évoqué par une chanson écrite par le jeune *bertsulari* Jon Maia et interprétée par le groupe Betagarri. Celle-ci, diffusée tout le long du parcours depuis une camionnette située en tête de cortège, contient notamment le couplet suivant :

---

5. <http://www.eitb.com/infos/societe/detail/43546/une-16ieme-korrika-pour-retrouver-le-sens-expression-basque-ongi-etorri/>. Consultation en avril 2009.

*Ongi etorri lagun !! Rami hasi zen Afrikan – eta Andoni Gernikan – Maddalen berriz Sohütan – Evaristo Amerikan – Euskara herrian doa – Euskal Herria korrikan – [...] – Mundu bat euskal herritan – Kantatu dezagun – Ongi etorri lagun ! – Euskara herrira – Zure herrira zatozena !!*<sup>6</sup>.

Ainsi, par cette chanson, le ton de l'appel à l'apprentissage du basque est construit autour d'une idée centrale, celle du volontariat et de la valorisation du caractère dynamique de l'accès à la culture basque par la maîtrise de l'*euskara*. Puis le contenu du couplet cité ci-dessus tend à signifier, par la nature des prénoms cités, que tout habitant du Pays basque, d'où qu'il vienne et quelles que soient ses origines, est concerné par cet apprentissage de l'*euskara*, langue voulue commune à l'ensemble de la population, langue d'un territoire déterminé, Euskal Herria. Est donc ici valorisé le lien entre langue et territorialité. Le monde basquisant défend l'idée selon laquelle seule la survie et le développement de la langue permettent et permettront la pérennité de la culture basque, l'existence de la création et de la reformulation culturelles, la continuité d'un espace symbolique basque. Il y a donc une tentative de valorisation du lien entre territorialité, citoyenneté et droit à la culture locale. L'accès à la culture et principalement à la langue est vécu comme un droit public à conquérir. De même, en 2007, lors de la quinzième édition, la chanson intitulée *Heldu korrikari* [Viens à la Korrika], et composée par Niko Etxart contient les paroles suivantes :

*Mendez mende euskalduna – Izan da Euskara-duna [...] – Herria da gorputza – Hizkuntza aldiz bihotza – Xalbadorren mezua – Herri honen oihua ! – Hitza pitz ahoz-aho – Erabiliz egunero – Mendi puntatik ibaira – Nortasunaren mintzaira*<sup>7</sup>.

Qualifiant l'*euskara* de langage de l'identité, le discours est dans ce cas encore plus explicite dans la mesure où il rappelle le caractère ancestral et, en cela, perçu comme traditionnel, de la confusion entre condition de Basque et de bascophone<sup>8</sup>. Il défend également l'idée selon laquelle le territoire basque n'existe que par l'*euskara* et vice-versa. Il sous-entend ainsi, par la référence aux vers de Fernando Aire Etxart dit Xalbador intitulés *Herria eta hizkuntza* [Pays et langue], que l'un ne va pas sans l'autre. Citée ci-dessous dans son intégralité, cette composition de Xalbador, le célèbre *bertsulari* d'Urepel décédé en 1976, met en scène deux types de comportement par l'intermédiaire de deux figures :

---

6. « Bienvenu ami !! – Rami a commencé en Afrique – Et Andoni à Guernica – Maddalen par contre à Chéraute – Evaristo en Amérique – L'*euskara* parcourt le pays – Le Pays basque est dans la Korrika – [...] – Un monde dans les pays où l'on parle la langue basque – Chantons : amis bienvenus ! – Au pays de la langue basque – À ceux qui viennent à ton pays !! ». L'ensemble des traductions a été assuré par l'auteur sous le contrôle de Gil Arrocena (enseignant en « langue et culture basques » à l'Université Paris VIII) et de Katixa Dolhare (Office public de la langue basque).

7. « De siècle en siècle le Basque – a été le bascophone [celui qui porte la langue basque] [...] – Si le Pays est le corps – La langue en est le cœur – Selon le message de Xalbador – Voilà le cri de ce peuple ! – Les mots qui vivent de bouche en bouche – En les utilisant tous les jours – Du sommet de la montagne au fleuve – sont la langue de notre identité ».

8. L'autonyme *euskalduna* signifie « celui qui a l'*euskara* » ou, autrement dit, « celui qui parle l'*euskara* ». Il confond donc les conditions de Basque et de bascophone. L'autonyme est le terme par lequel un groupe culturel et/ou linguistique s'auto-désigne dans sa langue vernaculaire.

*Iragan egun batez, ostatu batean – Bi lagun ari ziren ez ta bai betean – Biak ziren euskaldun zintzoak ustean – Halere ezin adi elgarren artean – Entzuten egona naiz umore tristean – Ez dut osorik hartu baten parabola – Erderaz mintzo baitzen, berak jakin nola – Gure herri maiteaz zuela axola – Hau, bere gain beharra, bertzen men dagola – “Gora Euskal-Herria”, frantsesez ziola,*

*Bertzea oldartu zen euskara garbian – “Gure hizkuntza ez da galduko agian ! – Hori dugu bereixik guk Euskal Herrian – Gainerakotan gaude bertzen negurrian – Frantses eginak gira joan den aspaldian !”,*

*Bi gizon horietan, zuhaitz onekoa batek ondo zuen, bertzeak ostoa – Gauza arraro hori ez dut gustokoa – Mendian bizi arren, dut ikustekoa – Gaztainaren aldaxkez janzirik pagoa,*

*Bat herria goratzen arrotz baten gisa – Arrotz nahiak berriz herriaren hitza – Gureak ja egin du, gaiten garbi mintza – Lainopean bezala galduak gabiltza – Ez daizke bi nagusi batean zerbitza !,*

*Elgarri direlaket bi gizon jazarri – Gauza bat bera dute bi pusketan zarrri – Erakatsi nahi dut nik puskek elgarri – Gure hizkuntza eta gure Euskal Herri – Konparatzen baititut izaite bateri,*

*Anai-arrebak entzun ene ahotsa – Izaite bat ez daike hezur hutsez osa – Herria da gorputza, hizkuntza bihotza – Bertzetik bereixtean bitarik bakotxa – Izaite horrendako segurra hilotza,*

*Batzu herriaz orroit, euskaraz ahantzi – Bertzek euskara maite, herria gaitzetsi – Hizkuntza ta herria berex ez doatzi – Berek nahi daukute konpreniarazi – Bata bertzea gabe ez daizkela bizi<sup>9</sup>.*

---

9. « Il y a quelque temps, dans un bar – Deux hommes discutaient vivement – Les deux se disaient Basques véritables – Mais ne pouvaient se mettre d'accord – Je les ai écoutés sans plaisir – Je n'ai pas bien compris les arguments de l'un – Car il parlait en français, à sa façon – Il se disait soucieux pour son cher pays – Qui devrait être autonome mais est sous la coupe des autres – Il criait : “Vive le Pays basque” en français,

L'autre s'insurgea dans un basque pur – “Notre langue ne va pas se perdre, j'espère – C'est la particularité que nous avons, nous, au Pays basque – Pour le reste nous sommes dans l'ombre des autres – Nous sommes devenus français depuis longtemps”,

De ces deux hommes, l'un avait la souche – D'un bel arbre, l'autre le feuillage – Ce fait étrange n'a pas été de mon goût – Vivant à la montagne je n'ai pas encore vu – Le hêtre vêtu de branches de châtaignier,

L'un magnifiant le pays comme un étranger – Celui qui se voulait étranger, la langue du pays – C'en est fait de nous, soyons clairs – Nous errons comme perdus dans le brouillard – On ne peut servir deux maîtres en même temps,

Quand les deux hommes se sont affrontés – Ils ont brisé une seule chose en deux morceaux – Moi, je veux montrer leur unité – Notre langue et notre Pays basque – Parce que je les compare à un seul être,

Frères et soeurs, écoutez ma voix – Un être ne peut être composé seulement du squelette – Le pays est le corps, la langue en est le cœur – Si l'on sépare l'un de l'autre – C'est la mort assurée pour cet être,

Certains pensent au pays, oubliant l'euskara – D'autres aiment l'euskara, mais renient le pays – La langue ne va pas sans le pays – Il nous faut comprendre – Que l'un ne peut vivre sans l'autre ».

La première de ces figures est celle d'un Basque politiquement autonomiste, revendiquant la reconnaissance territoriale du Pays basque mais privilégiant parallèlement au quotidien l'usage de la langue française ; et la seconde, celle d'un Basque magnifiant l'*euskara*, l'utilisant, mais ne contestant pas la non-reconnaissance politique du Pays basque et se considérant strictement français du point de vue politique. L'auteur, par cette mise en scène critique, témoigne d'un état de fait social : celui de la diversité des rapports à la langue et au territoire. Dans la foulée, le *bertsulari* milite pour la (re)valorisation de la conception traditionnelle mêlant langue et territoire, incarnée par la notion d'Euskal Herria.

Ainsi, l'exemple de la chanson de la Korrika, qui fait référence aux vers de Xalbador, illustre le fait que, de nos jours, en Pays basque nord, le militantisme linguistique privilégie une conception dynamique de l'identité locale par la valorisation du lien entre usage et/ou apprentissage de l'*euskara* et basquité. Cette posture présente un avantage considérable, celui de s'inscrire dans la continuité symbolique du terme historique *euskaldun* tout en s'en servant comme support idéologique progressiste permettant l'intégration de populations non-basco-phones dans l'espace communautaire linguistique. L'inclusion au sein du groupe basque passe alors par l'adhésion à sa cause linguistique, à la fois marque identitaire et territoriale. En 2001, le président de l'Académie de la langue basque, Jean Haritschelhar, élargit cette idée en estimant que « ceux qui désirent en faire partie – de la communauté basque – seront toujours accueillis à bras ouverts ». Selon lui, le fait d'être basque ou de se sentir basque :

suppose la reconnaissance d'un état de fait souvent lié à une géographie, à une histoire, ou encore à une communauté linguistique. [...]. D'aucuns se pensent basques parce qu'ils sont nés au Pays basque, même de parents « étrangers » au pays. Et même s'ils ne parlent pas l'*euskara*, ils se sentent de « nationalité » basque parce qu'ils considèrent que leurs racines plongent dans cette terre basque, le village ou cette ville où ils vivent. Il n'y a aucune raison de ne pas les considérer comme tels.

Jean Haritschelhar ajoute qu'être basque revient à « se considérer comme membre de la "nation" basque, même si l'on est de citoyenneté française, espagnole ou américaine, c'est avoir pleine et claire conscience de faire partie d'un peuple, d'une communauté sociale, spirituelle et affective à laquelle nous attachent des liens de sang ou d'esprit ou de cœur »<sup>10</sup>. Les propos de Jean Haritschelhar pourraient ici être considérés comme contradictoires et, en quelque sorte, ils le sont. D'un autre point de vue, ils illustrent la défense d'une lecture cumulative et non pas exclusive des référents identitaires basques.

Que cela soit par conviction ou par intérêt, et ce, bien souvent, en fonction de représentations individuelles, il apparaît que le mouvement culturel basque, tant au nord qu'au sud, se veut ouvertement intégrationniste ; une intégration qui passe notamment par l'adhésion au projet politique de normalisation linguistique, c'est-à-dire de restauration d'une situation linguistique au sein de laquelle l'*euskara* serait une langue socialement utilisée et partagée. La chanson très

---

10. Jean Haritschelhar, « Être basque », *Enbata*, n°1664, 8 février 2001.

populaire du groupe folk Oskorri, intitulée *Euskal Herrian euskaraz* [Au Pays basque en langue basque], est particulièrement significative de cette posture militante. L'un de ses couplets revendique :

*Euskal Herrian euskaraz – Nahi dugu hitz eta jolas – Lan eta bizi euskaraz eta – Hortara goaz – Bada garaia, nozbait dezagun – Guda hori gal edo irabaz – Zabal bideak eta aireak – Gure hizkuntzak har dezan arnas – Bada garaia, nozbait dezagun – Guda hori gal edo irabaz – Euskal Herri euskalduna – Irabazteko eguna – Pazientzia erre aurretik – Behar duguna – Ez al dakizu euskara dela – Euskaldun egiten gaituena ? – Zer Euskal Herri litzake bere – Hizkuntza ere galtzen duena – Ez al dakizu euskara dela – Euskaldun egiten gaituena ?<sup>11</sup>.*

Il apparaît donc que, dans la formulation basquise de l'idée de basquité, la langue basque tient un rôle prépondérant si ce n'est monopolistique comme en témoigne l'interrogation suivante : « *Ez al dakizu euskara dela – Euskaldun egiten gaituena ?* » [Ne sais-tu pas que c'est le basque – Qui nous fait Basques ?]. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes *abertzale* insistent sur une conception de l'identité construite autour de l'usage ou de l'apprentissage de la langue. Selon les mots de l'un d'entre eux, définir ce qui constitue l'identité basque « est compliqué et simple à la fois, à savoir qu'en basque, on dit que quelqu'un est basque dès lors qu'il est *euskaldun* ». Il estime que l'autonyme traditionnel est sans ambiguïté, avant de répéter que la personne qui est *euskaldun*, c'est la personne qui possède le basque, qui le parle et d'en déduire qu'à partir de cette représentation, « il n'y a donc aucune fermeture qui pourrait être liée à des raisons ethniques. Devient basque celui qui possède le basque, de naissance ou après. Moi même, je suis *euskaldun berri*<sup>12</sup>, je l'ai appris le basque » (propos recueillis par l'auteur à Bayonne en 1999).

Jean Haritschelhar, précisant sa pensée précédente, semble adhérer à ce rapport contemporain à l'identité répandu au sein de la jeunesse bascophone et/ou basquise et, pour une grande part également, partagé par la population. Mais il ajoute que, selon lui, le plurilinguisme est en Pays basque un « devoir » :

Pour les Basques du nord ou du sud, être trilingue – basque, français et espagnol – est un devoir. [...]. Ces trois langues parlées sur le territoire et par lesquelles passent une bonne partie de notre culture. [...] Être « *euskotar* », mot créé par Sabino Arana Goiri pour désigner le citoyen basque, est une chose, être « *euskaldun* » en est une autre ; c'est assurer le trilinguisme où l'*euskara* prend la première place à côté du français et de l'espagnol, langues du Pays basque. On peut être « *euskotar* », et non

---

11. « Au Pays basque, en basque – nous voulons parler, jouer – Travailler et vivre en basque et – Nous allons en ce sens – Il est temps, enfin – de perdre ou gagner cette bataille – D'ouvrir les chemins et les airs – Que notre langue prenne son souffle – Il est temps, qu'enfin – Nous perdions ou gagnions cette bataille – Pour que le Pays basque soit bascophone — C'est le jour pour la victoire – Avant de perdre patience – Ce dont nous avons besoin – Ne sais-tu pas que c'est le basque – Qui nous fait Basques ? – Que serait le Pays basque même – S'il perdait sa langue – Ne sais-tu pas que c'est le basque – Qui nous fait Basques ? ».

12. L'expression *euskaldun berri* (nouveau bascophone/Basque) est utilisée pour qualifier les personnes ayant appris la langue basque à l'âge adulte.

point «*euskaldun*». Il ne suffit pas de naître Basque (*euskotar*), encore faut-il vouloir être ou vouloir devenir «*euskaldun*»<sup>13</sup>.

Jakes Abeberry, figure de l'abertzalisme en Iparralde, cofondateur en 1963 à Ixassou du mouvement Enbata et membre d'Abertzaleen Batasuna (AB)<sup>14</sup>, revient lui aussi sur le lien actuel entre la signification traditionnelle de l'autonyme basque, le principe du volontariat et l'adhésion au militantisme culturel basque :

En basque, être basque se dit *euskaldun*, c'est-à-dire possesseur de la langue basque. Dans leur langue, les Basques nomment leur pays Euskal Herria, le Pays de la langue basque. Dans la situation actuelle du recul de la langue basque sous la pression des cultures imposées venues d'ailleurs, le cercle de ceux qui peuvent se prétendre basques serait donc réduit. Mais les cultures extérieures nous ont aussi appris que l'appartenance identitaire est d'abord un choix, un « vouloir être », un désir de « vivre ensemble ». Or, le vouloir être basque n'a jamais été aussi fort qu'aujourd'hui, tant chez les Basques « débasquisés » qu'au-delà, chez ceux qui ont choisi ce pays pour y vivre. Rien n'est figé. Est basque qui veut l'être. Dans l'adhésion vivante à notre civilisation millénaire<sup>15</sup>.

Ainsi, l'investissement dans le monde du militantisme culturel basquisant tend, de manière croissante, à être perçu comme la marque de l'insertion au sein du monde politiquement basquisant et ce, tant du point de vue des sphères *abertzale* que des milieux extérieurs à celles-ci. Par ailleurs, l'adhésion à la langue par son apprentissage revêt une importance toute particulière du fait de la signification de l'ethnonyme traditionnel<sup>16</sup> et de la situation précaire dans laquelle elle se trouve dans la mesure où son utilité sociale en Iparralde est largement marginalisée, même s'il semble que la part globale de bascophones ait, tout récemment, cessé de diminuer<sup>17</sup> :

---

13. Jean Haritschelhar, « L'année européenne des langues », *Enbata*, n°1706, 13 décembre 2001.

14. *Abertzaleen Batasuna* [L'union des patriotes] est le parti *abertzale* de gauche le plus important en nombre de militants et d'élus en Pays basque français. Il revendique la reconnaissance politique du Pays basque dans son ensemble au sein d'une Europe fondée sur une fédération de peuples et non d'États-nations. Plus spécifiquement, il travaille à l'obtention d'une première reconnaissance institutionnelle d'Iparralde en revendiquant, notamment, la création d'un département Pays basque.

15. Texte de Jakes Abeberry, conseiller municipal de Biarritz, en réponse à la question « Pour vous, qu'est-ce qu'être basque aujourd'hui ? », *Pays basque Magazine*, n°40, numéro spécial, 1998, p.106.

16. Ethnonyme : terme par lequel un dit peuple et/ou un dit groupe culturel est désigné. Dans le cas basque, en langue française, l'ethnonyme correspond au terme *Basque*.

17. Réalisée en 2006 sous la responsabilité du sous-ministère à la Politique linguistique du Gouvernement autonome basque d'Euskadi et en partenariat avec l'Office public de la langue basque (OPLB), une enquête sociolinguistique indique qu'en Pays basque de France, 22,5% des habitants sont bilingues bascophones, 8,6% sont bilingues réceptifs et 68,9% non-bascophones. L'OPLB est une structure publique récente née en fin d'année 2004. Elle a le statut de GIP (Groupement d'Intérêt public). Sa mission consiste à concevoir, définir et mettre en oeuvre une politique linguistique concertée en faveur de la langue basque. L'Office mobilise les moyens financiers nécessaires pour mener à bien les actions retenues dans le cadre de son programme d'activité. [http://www.eke.org/fr/euskara/soziolinguistika/2006ko\\_inkesta](http://www.eke.org/fr/euskara/soziolinguistika/2006ko_inkesta). Pour plus de précisions, se reporter également à une étude antérieure : Eguzki Urteaga, « La langue basque au Pays basque : diagnostic, évolution et prospective », *Lapurdum*, VII, 2002, pp. 327-337.

Il y a enfin les *euskaldun*, ceux qui sont un maillon de plus dans la très vieille chaîne de la transmission linguistique, qui parlent naturellement en famille ou ailleurs la langue ancestrale, ceux qui n'ont ni peur, ni honte de la parler, ceux qui, l'ayant oubliée, font l'effort nécessaire pour la reconquérir, ceux qui sont venus d'ailleurs en terre basque trouvent leurs lettres de naturalisation en l'apprenant et, ce faisant, ont scellé un pacte d'amour avec l'*Euskal Herri*. Car il est véritablement *euskaldun* celui qui possède la langue basque et qui, s'en servant, la sert du même coup. [...] La communauté linguistique accuse la différence. On peut être basque et non point *euskaldun*. Il ne suffit pas de naître basque, il ne suffit pas d'être basque, encore faut-il vouloir être ou vouloir devenir *euskaldun* <sup>18</sup>.

Mais au-delà du phénomène de fidélité envers la signification littérale du terme *euskaldun*, un autre phénomène central explique ce rapport à l'*euskara* : si le monde *abertzale* insiste tant sur la valorisation de cette idée de volonté et de réhabilitation de l'autonyme *euskaldun*, c'est qu'au sein de la société locale, le sentiment d'appartenance basque ne va pas de soi : d'une part, la perception du monde basque<sup>19</sup> valorisant l'idée d'appartenance au groupe par la langue a été concurrencée, au XIX<sup>e</sup>, par une vision essentialiste de la basquité ; et, d'autre part, en règle générale, l'histoire de la construction de l'identité basque est marquée par les idées de singularité, d'a-temporalité et d'étanchéité.

## 2. LA CONSTRUCTION HISTORIQUE DE L'IDÉE D'ATEMPORALITÉ DU MONDE BASQUE

Historiquement, la construction de l'idée d'identité basque a été largement conditionnée par la thématique de l'énigme culturelle et de la singularité identitaire. Le monde basque a longtemps été lu au travers du prisme de l'a-temporalité, cette idée ayant pour support argumentatif le caractère non-indo-européen de l'*euskara*, et le mystère de l'histoire antique du peuplement local. C'est à partir de cette lecture que le processus de singularisation culturelle s'est développé en Pays basque (Bidart, 2001). Du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours – et, plus particulièrement, au XIX<sup>e</sup> siècle –, les initiatives scientifiques et littéraires, en quête d'explication des origines du peuple basque, se sont attachées à relever ce qui était basque et/ou ce qui paraissait caractériser le Pays basque et ses habitants, l'entreprise ayant pour perspective de définir. Ces écrits et témoignages, parfois largement contradictoires, présentent, quelles que soient les époques, un trait commun : le présupposé du caractère a-historique et stagnant du monde basque. Ainsi, la constitution de ce savoir a suscité un phénomène d'académisation des représentations et a contribué à la naissance et à la permanence d'un mythe, celui de l'étanchéité du monde basque. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, le sentiment d'immuabilité auquel renvoie cet imaginaire est encore répandu dans l'inconscient collectif tant local que national et transfrontalier : la lecture du monde social local sous l'angle de la singularité poussée à l'excès est largement récurrente et ce, quels que soient les milieux, qu'ils soient scienti-

18. Jean Haritschelhar, « Être basque », *Enbata*, n°1664, 8 février 2001.

19. J'entendrai par l'expression « monde basque », l'espace de représentations au sein duquel il est fait référence à ce qui est vécu, pensé et/ou perçu comme étant basque.

fiques, journalistiques ou littéraires. Les représentations strictement essentialistes du fait culturel basque restent fréquentes. Cet héritage symbolique a contribué à instaurer l'idée d'une équivalence inconditionnelle entre traits de nature et faits de culture. Le monde basque a longtemps été strictement pensé comme un échantillon nécessairement et exclusivement définissable par ses supposées caractéristiques naturelles. L'ensemble de ce corpus historiographique tend donc indirectement à confirmer l'idée d'historicité immémoriale ou d'a-historicité des Basques.

C'est de cette Histoire qu'est issu le paradigme identitaire contemporain – paradigme dont le milieu du militantisme basque doit particulièrement tenir compte dans sa démarche de tentative de démocratisation de l'accès à la culture locale. Indirectement, c'est du mythe de l'étanchéité que le mouvement culturel tente de se désolidariser. Le monde basque actuel se réfère à différents niveaux de représentation de lui-même. Il jongle entre les deux pôles de références dont il a hérité de l'Histoire. Il alterne, *in fine*, entre une représentation largement issue de la signification littéraire de l'autonyme *euskaldun* – en tant que valeur sociale traditionnelle privilégiant la prééminence de l'idée d'appartenance au groupe par la langue – et les autres formes de représentation de l'identité à tendances essentialistes. Ces dernières – issues de l'angle sous lequel le cas basque a été décrit du point de vue scientifique avant que ce fond scientifique ne soit diffusé et vulgarisé par les discours médiatiques (la presse, spécialisée ou non, la télévision et Internet) – ont également été suscitées tant par la lecture « régionale » de la culture basque née dans le cadre du développement de l'État-nation que par les écrits de Sabino Arana Goiri au XIX<sup>e</sup> siècle en Pays basque sud<sup>20</sup>. Le tout a contribué à véhiculer et à entretenir le sentiment d'ancestralité et de pureté du monde basque.

Au-delà du fait que cet héritage symbolique ait été utilisé dans l'entreprise de définition de la basquité et, en cela, ait en quelque sorte assuré historiquement le développement d'une forme de conscience basque, il encombre aujourd'hui largement les aspirations des différentes tendances basquistes qui font de l'*euskara* le socle de la culture locale : les revendications culturelles sont – pour le moins indirectement – embarrassées par cette représentation de la basquité, dominée par un imaginaire assimilant identité basque et représentations essentialistes de la culture. En effet, le processus de singularisation est allé si loin qu'aujourd'hui une large frange de la population est intellectuellement marquée par l'idée d'étanchéité totale du groupe basque, par l'idée de son a-historicité, résignée à ne considérer la dite identité basque que dans son acception organique, folklorisée et folklorisante. En cela, cette partie de la population – non-nécessairement d'origine basque ou d'origine basque mais rejetant l'idée de singularité sous son acception essentialiste tout en ne sachant lire la réalité

---

20. Sur ce point, il faut rappeler avec Michel Wieviorka que « le racisme de Sabino Arana doit être situé dans son contexte historique ; d'une part, il s'agit d'un mode de pensée qui, comme le dit Jean-Paul Sartre à propos de l'antisémitisme, a encore statut d'opinion et non de crime (...) ; d'autre part, il constitue une réponse au discours nationaliste espagnol, incarné en particulier par Canovas del Castillo, et selon lequel la nation espagnole est une unité de race (mais aussi de territoire) » (Wieviorka, 1988 : 300).

sociale locale que sous cet angle – ne se reconnaît pas dans la problématique culturalo-linguistique actuelle. Ces personnes considèrent donc que cette question leur est étrangère du fait de leurs origines et/ou du fait de leurs convictions idéologiques.

C'est que la représentation essentialiste de l'identité basque a, avant tout, statut de mythe. En cela, elle est sous-jacente et non nécessairement déterminante de postures militantes. Ainsi, même si du point de vue sociologique, les conclusions de nombreux travaux amènent à poser l'hypothèse selon laquelle les variables telles que l'appartenance de classe – ou tout du moins l'origine sociale, économique et culturelle des acteurs – conditionnent, sinon déterminent, la subjectivité et les aspirations de chacun, il apparaît qu'en Pays basque nord, aucun lien de corrélation systématique n'existe entre d'une part, la nature de l'adhésion ou non à l'entrée de l'*euskara* dans la sphère publique et, d'autre part, les caractéristiques socioculturelles des acteurs. Finalement, ce qui s'avère le plus déterminant pour expliquer les prises de position individuelles est à chercher dans le rapport au mythe de la singularité : dans l'adhésion à celui-ci, dans son rejet ou dans une posture de compromis. Or, selon Roland Barthes, « le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la nature des choses ». Mais si le mythe est une parole, ce n'est pas

n'importe quelle parole : il faut au langage des conditions particulières pour devenir mythe. [...] ce qu'il faut poser fortement dès le début, c'est que le mythe est un système de communication, c'est un message. On voit par là que le mythe ne saurait être un objet, un concept, ou une idée ; c'est un mode de signification, c'est une forme (Barthes, 1957 : 181-182).

En cela, le mythe de la singularité basque s'avère en partie imperceptible du fait de sa polysémie. Il est en lui-même porteur d'une pluralité de perceptions, lesquelles constituent le socle de multiples représentations. Il en résulte que les représentations de la population en ce qui concerne la langue, la culture et l'identité basques sont très complexes et ne peuvent en aucun cas être traduites en une opposition entre « les Basques » – pensés comme une catégorie fermée et figée – et le reste de la population, lui-même considéré comme un tout défini et statique.

Cela étant dit, même si la conception essentialiste de l'identité locale s'est largement marginalisée en Pays basque d'Espagne, il n'en reste pas moins qu'elle a probablement eu, au cours du siècle dernier, des influences sur les représentations de l'identité côté français. Ces influences pourraient en partie expliquer les raisons de la permanence d'une représentation essentialiste de la basquité dans l'imaginaire collectif et/ou individuel en Pays basque nord<sup>21</sup>.

---

21. Une enquête de l'Institut culturel basque-Euskal kultur erakundea, menée 2004-2005 sur l'ensemble du Pays basque et intitulée *Pratiques culturelles et identités collectives en Pays Basque*, a montré qu'au sein de la population d'Iparalde cette représentation de l'identité basque était la plus répandue. [http://www.eke.org/fr/eke/gure\\_ekintzak/batek\\_mila/batek\\_mila\\_ekintzak/inkesta](http://www.eke.org/fr/eke/gure_ekintzak/batek_mila/batek_mila_ekintzak/inkesta).

Ainsi, la « spécificité basque » est un mythe dans la mesure où, par exemple, elle dérange politiquement mais ne pose aucun problème lorsqu'elle sert de support métaphorique en apparaissant sur des réclames publicitaires en période estivale. Aussi, il semble légitime de faire l'hypothèse que les idées de Sabino Arana Goiri ont nécessairement influencé les représentations de la basquité en Iparralde. Affirmer le contraire reviendrait à faire de la frontière étatique une frontière imperméable. Or, au-delà de l'exemple contemporain de la Korrika, de nombreux phénomènes témoignent du fait que les idées circulent, et ce malgré l'existence de la frontière administrative. Prenons l'exemple de ce refrain patriotique, régulièrement entonné aux détours de repas de famille ou de réunions entre amis dans la province côtière du Labourd, et notamment entre Saint-Jean-de-Luz et Hendaye : « *Euzko, euzkotarrak gira ta maite dugu aberria Euzkal Herria ; Aufa mutilak maite dezagun Euzkadi askatasuna eman ez !* »<sup>22</sup>. L'intérêt de cette chanson réside dans le vocable employé, qui est nécessairement issu du contexte de la formulation doctrinale du nationalisme de Sabino Arana Goiri. Ce dernier, qui passe pour le fondateur du nationalisme basque, est à l'initiative de la création du néologisme *euzkotarra*, « celui qui est de race basque », qui rentre alors en concurrence avec l'autonyme traditionnel des Basques, *euskalduna*, « celui qui possède la langue basque ». Au fil du temps, le terme *euzkotar*, également orthographié *euskotar*, a pris le second sens d'« habitant du Pays basque ». Cet exemple illustre l'influence du chant – en tant que support – sur l'évolution des perceptions de la réalité sociale basque. L'inspiration fonctionnant bien sûr en boucle, les acteurs étant également susceptibles de transcrire leur perception sociale du monde par l'utilisation de la musique comme vecteur de diffusion de représentations. Cela étant, même si l'usage commun de mêmes vocables – pensés sous divers sens – existe, rares sont ceux, même parmi les militants de la cause basque, qui connaissent leur histoire et savent d'où provient l'inspiration originale. Aussi, entonner une chanson ne signifie pas nécessairement revendiquer son contenu. Nombreuses sont les personnes étrangères, voire politiquement hostiles à la démarche basquisante dans son ensemble, qui chantent le temps d'une soirée des chants à vocation patriotique dont les paroles – si elles les comprenaient – les mettraient en contradiction.

Il n'en reste pas moins que le militantisme culturel, par le recours au chant comme vecteur métaphorique, participe aujourd'hui d'une dynamique de contestation et de reformulation du mythe de la singularité dans l'objectif d'inscrire la culture et la langue basques dans l'espace public.

### 3. « VIVRE EN LANGUE BASQUE » POUR IDENTITÉ

L'*euskara* joue alors un rôle central dans la tentative de démythification de l'idée d'immuabilité et d'étanchéité du fait culturel basque. Ainsi, la chanson du poète, romancier et dramaturge - lui-même *euskaldun berri* - Gabriel Aresti, intitulée *Guk euskaraz* [Nous, nous parlons en basque], appelle à la volonté

---

22. « Nous sommes Basques et nous aimons notre patrie Euzkal Herria ; en avant les garçons, aimons Euzkadi en lui apportant la liberté ! ».

populaire pour faire de la langue basque un instrument de communication quotidien :

*Euskara putzu sakon eta ilun bat zen – Eta zuek denok ur gazi bat atera zenuten – Handik nekez – Guk euskaraz – Zuk zergatik ez ? – Orain zuen birtutez, zuen indarrez – Euskara itsas urdin eta zabal bat izanen da – Eta guria da*<sup>23</sup>.

Au sein des lectures de l'identité défendues par l'abertzalisme contemporain, le fossé est important entre la pensée de Sabino Arana Goiri – qui, dans sa tentative de reformulation de la basquité, valorise le lien entre langue et sang en insistant sur l'importance du second – et le message incarné par ce slogan aperçu sur une affiche de l'association AEK, prévenant : « Laissons perdre l'*euskara* et ce pays ne sera plus basque. *Izena eman AEK* »<sup>24</sup>. De même, en 1989, côté espagnol, l'association lance une campagne d'affichage dont le slogan est : « *Ser vasco no es suficiente – Izan euskaldun – El euskara es la diferencia ! Aek !* » (Urbiena, 1997 : 241)<sup>25</sup>. Pantxo Etchegoin, directeur de l'Institut culturel basque, situé à Ustaritz en Labourd, écrit, quant à lui, dans la revue *Leihotik* : « La langue basque a toujours été l'une des priorités de l'Institut culturel basque. Pour nous, il est évident que la langue fonde la culture »<sup>26</sup>. Dans la même logique, l'*abertzale* Jean-Louis Davant, éditorialiste de la revue *Enbata*, pense que l'idée de « race basque », issue du XIX<sup>e</sup> siècle, est un concept « tout à fait obsolète, complètement dépassé » :

Pour en finir avec le préjugé racial, il est vrai que chez les Basques, il y a une forte proportion de O, rhésus négatif. Mais il y a aussi un pourcentage élevé de sang A, rhésus positif, qu'on oublie généralement. Cependant les populations de toutes les extrémités occidentales de l'Europe sont dans la même situation sanguine [...]. L'explication logique est que les vieux Européens (dont nous serions) se sont moins mélangés qu'ailleurs aux nouveaux Européens (Celts, Latins, Germains, Slaves,...). Il faut se rendre à l'évidence : il est vain de parler d'une race basque, nous sommes fortement métissés au point de vue biologique en tout cas, comme nos voisins. [...] Ce n'est pas la nature mais la culture qui nous fait basques<sup>27</sup>.

À partir des mêmes représentations, un organisateur de la Korrika s'interroge : « Qu'est-ce qui unit un paysan de Navarre et un ouvrier de Baracaldo, un artisan du Guipuzcoa et un berger de Baïgorry ? [...] Le Basque ce n'est pas une race, c'est une langue »<sup>28</sup>. Ce dernier témoignage donne primauté à la langue, dans l'objectif de légitimer définitivement le retour au sens étymologique de l'au-

---

23. « L'*euskara* était jadis un puits profond et obscur – Et vous tous à grand peine en tiriez – Un peu d'eau amère – Nous, nous parlons en basque – Pourquoi pas vous ? – Maintenant grâce à votre courage et à votre volonté – L'*euskara* deviendra une mer immense et bleue – Et il est nôtre ».

24. Ce qui signifie littéralement « Donne ton nom à AEK », traduisible par « Inscris-toi à AEK ».

25. Slogan traduisible par « Être basque ne suffit pas – Soyez *euskaldun* – L'*euskara* est la différence ! Aek ! ».

26. Pantxo Etchegoin, « La langue basque dans la vie publique », *Leihotik*, n°33, mai 2004.

27. Jean-Louis Davant, « Ce qui nous fait basques », *Enbata*, n°1695, 27 septembre 2001.

28. Philippe Rochette, « Korrika, la course en basque », *Libération*, 26 mars 1997.

tonyme traditionnel. Ainsi, il apparaît que la culture en tant qu'identité collective relève d'un type de classification en constante reformulation. Elle est l'objet d'un rapport de force, « d'une lutte pour la reconnaissance qui se traduit par un reclassement incessant, de sorte que l'enveloppe de la société est elle-même soumise à une redéfinition constante » (Amselle, 1999 : 65-66).

C'est à partir du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle que le nationalisme basque, en cours de constitution en Iparralde, idéologise la langue basque. L'*euskara* est alors considéré comme une langue opprimée par l'État centralisateur et sa langue dominante. De ce fait, les traits et valeurs de l'appartenance basque sont réinterprétés. Des slogans inédits illustrent les nouveaux choix politiques du monde *abertzale* : « *Euskal Herrian euskaraz* » [En basque au Pays Basque], ou encore « *Euskaraz bizi* » [Vivre en langue basque]. La langue, vecteur d'être au monde basque et garant d'identité, est érigée en symbole tant ancestral que contemporain. Comme le note Xabier Itzaina, le chant est alors emblémisé « à la fois comme signe de la vitalité de la mobilisation et comme aveu d'impuissance », il devient « le recours politique par défaut » : « la problématique idéologique de l'époque est relativement simple : le chant basque est politique, parce qu'il est en langue basque et parce qu'il considère le territoire basque dans son unité » (Itzaina, in Laborde, 2002 : 170). Dans la continuité de ce renouveau de la chanson basque, et ce jusqu'à aujourd'hui, les idées du mouvement *abertzale* s'inscrivent tout particulièrement dans les milieux musicaux successifs du folk, du rock, du punk puis du ska, toujours familiers des idées libertaires et/ou alternatives, ou pour le moins attirés par elles.

Les lectures militantes actuelles de l'identité basque sont largement marquées par le contenu idéologique de cette époque. Actuellement, une forme d'argument est utilisée dans le milieu *abertzale* pour rompre totalement avec l'idée de race et tenter de se défaire de l'accusation récurrente d'« ethnicisme » : certains développent une représentation de l'identité en insistant tout particulièrement sur le rôle de la langue et sur l'état d'esprit supposé qu'elle génère. Selon un jeune militant *abertzale*, la culture basque, qu'il dit « très riche, comme toutes les cultures », est une culture qui n'est « pas donnée, non... », mais qui « se travaille », et « se mérite ». « Elle n'est pas gratuite en tout cas » ajoute-t-il. Il développe l'argument qui consiste à dire que le « principal élément de la culture basque, comme toutes les cultures, c'est sa langue », et que cette langue « a de telles spécificités » qu'elle génère « un état d'esprit ». Notre interlocuteur insiste sur le fait que la construction grammaticale en *euskara* est « vraiment radicalement différente des langues indo-européennes, et ça, ça a une répercussion sur l'état d'esprit ». Il estime que l'on « n'apprend pas le basque comme on apprend l'anglais. L'anglais est une langue qui va déjà être un peu différente du français dans l'esprit mais finalement qui est bien plus proche du français que le basque. Le basque est vraiment à part à ce niveau-là ». Le jeune militant explique qu'« en possédant ces différentes langues, on se rend compte que l'état d'esprit n'est pas le même en discutant avec une même personne en français et en basque ». Soulignons en quels termes le jeune militant conclut son analyse : la référence aux notions d'acquisition et de mérite doit être comprise comme une réponse aux représentations essentialistes de la basquité et comme la perception récen-

te de l'apprentissage du basque par des individus davantage urbains et mobiles, nés en Pays basque ou non, d'origine basque ou non - « la culture basque n'est pas donnée, non, ... » (propos recueillis par l'auteur à Bayonne en 1999).

Par ailleurs, au-delà du caractère traditionnel de cette perception du lien entre *euskara* et condition basque, cette posture contemporaine générale par rapport à la langue s'explique en partie par le contexte diglossique désavantageux au sein duquel elle évolue. Dans un article non signé de la revue *Leihotik*, organe de presse de l'Institut culturel basque, l'auteur estime qu'en Pays basque nord, « un problème apparaît ». Celui-ci réside dans le fait que « l'identité basque » soit « minoritaire ». L'auteur s'interroge alors :

Peut-on se contenter pour être basque de se déclarer tel, à l'heure où l'*euskara* mourant nécessite l'effort de tous ? Et, au-delà, comment se pérennise une culture, une identité ? [...] Si l'identité basque a vécu jusqu'à aujourd'hui, c'est qu'elle a su s'adapter constamment. C'est en intégrant le fait qu'il y a probablement autant d'identités basques que de Basques, qu'elle restera vivante<sup>29</sup>.

En outre, comme les précédents propos de Jean Haritschelhar tendaient à l'illustrer, la valorisation du rapport militant à la langue basque n'entre pas nécessairement en compétition avec les conceptions essentialistes de l'identité privilégiant la correspondance entre origine et/ou filiation et basquité. En effet, ici comme ailleurs, les références à la filiation sont toujours fondatrices de l'identité :

D'autres, nés de parents basques, vivent loin du pays, fils qu'ils sont de ces « exilés économiques », membres à part entière de cette diaspora basque répandue à travers le monde entier. [...] Ils ont souvent oublié ou, peut-être, n'ont-ils jamais appris la langue paternelle ou maternelle, mais ils se sentent basques par filiation. Pourquoi ne le seraient-ils pas ? Il y a ceux qui sont nés au Pays basque, de parents basques, ces fils et filles d'*euskaldun* pour lesquels n'a pas été assurée la transmission du langage ancestral. [...] Qui leur refuserait le droit d'être basque ?<sup>30</sup>.

Ce rapport au passé et cette fidélité aux valeurs familiales et ancestrales – ou, en tout cas, considérées comme telles – sont en effet des phénomènes très répandus en Pays basque, tant au nord qu'au sud, comme en témoignent les couplets suivants de la chanson de Xiriako Andonegi intitulée *Aitorren hizkuntz zaharra* [La vieille langue de nos ancêtres] :

*Aitorren hizkuntz zaharra – Nahi dugu zabaldu – Munduaren aurrean – Gizonki azaldu – Baldin gure zainetan – Odolik badugu – Euskaldunok euskaraz – Hitz egin behar dugu,*

*Zein hizkuntza ederra – Euskara gurea – Inoiz ez dut aurkitzen – Beste bat hobea – Usain gozodun hizkuntz – Txukun ta garbia – Biraorikan ez duen – Hizketa maitea,*

---

29. [s.n], « Identité basque : quelle place pour les jeunes ? », *Leihotik*, n°6, novembre-décembre 1998.

30. Jean Haritschelhar, « Être basque », *Enbata*, n°1664, 8 février 2001.

*Gora euskara maite – Zoragarriena – Euskaldunon artean – Maitagarriena – Munduan sortu zenik – Hizkuntz zaharrena – Gora eta gora beti – Gure euskara ederra !*<sup>31</sup>.

L'idée de sang ou d'origine basque qui, au quotidien, dans les rapports sociaux, est incarnée par le rôle symbolique très prégnant des patronymes à consonances basques, est en effet une croyance commune. Conscient de cela, le militantisme linguistique considère avoir, par sa production musicale, une potentielle influence sur l'évolution des représentations identitaires et culturelles locales.

Pour le moins, ce mouvement participe à une tentative de démocratisation de l'accès à la culture basque par la réhabilitation de l'autonyme traditionnel. En cela, il est en rupture avec la perception régionalisée et ethnologisée du fait social considérant le monde basque comme un espace figé et, par nature, a-historique et, *in fine*, étranger à toute forme d'évolution. On observe même un certain nombre d'effets directs de cette tentative de faire de la culture basque un bien public et un espace au sein duquel chaque citoyen a le droit – voire le devoir – de s'inscrire. Ainsi, par exemple, lors des élections municipales de février 2001, la liste *Baiona berria : l'alternative pour Bayonne* du mouvement Abertzaleen Batasuna (AB) est composée de plus de 25% de personnes n'ayant pas d'origine basque<sup>32</sup>. L'une d'entre elles explique que « ce qui [lui] plaît, c'est qu'on peut devenir basque en participant à la vie sociale ou culturelle de ce pays, par la langue »<sup>33</sup>. De même, le candidat *abertzale* de la liste Abertzaleen Batasuna pour les élections cantonales de novembre 2000 dans la commune d'Ustaritz, Pantxo Belin, lui aussi *euskaldun berri*, explique qu'il est « né à Arras dans le Pas-de-Calais », et qu'il est « arrivé au Pays basque à 5 ou 6 ans »<sup>34</sup>. Les cas de militants très impliqués ayant appris l'*euskara* à l'âge adulte sont fréquents. Ainsi, Nikolas Padrones, bayonnais, membre d'AB et du mouvement Démocratie pour le Pays Basque<sup>35</sup>, organisateur du festival rock Euskal Herria

---

31. « La vieille langue de nos ancêtres – Nous voulons la déployer – À la face du monde – La présenter dignement – S'il est vrai que dans nos veines – Coule du sang – Nous, Basques, en basque – Nous devons parler,

Quelle belle langue – Que notre basque ! – Je n'en trouve pas – De meilleure – Langue au doux arôme – Claire et nette – Langue chérie – Qui ne fait pas de détours,

Vive notre cher – Et plus admirable basque ! – Parmi les Basques – La plus aimable – La plus vieille langue – Qui soit née au monde – Vive et vive à jamais – Notre beau basque ! ».

32. Valérie Josa, « La gestion version *abertzale* », *La Semaine du Pays basque*, du 16 au 22 février 2001.

33. Valérie Josa, « Les vingt femmes de la liste *abertzale* », *La Semaine du Pays basque*, du 9 au 15 janvier 2001. *Baiona berria* signifie *Nouveau Bayonne*.

34. [s.n], « Ustaritz : le candidat d'Abertzaleen Batasuna », *Sud-Ouest*, 3 novembre 2000.

35. Le mouvement Démocratie pour le Pays basque est né en l'an 2000. Ce mouvement revendique la mise en place par les pouvoirs publics d'une politique linguistique efficace en faveur du développement de l'enseignement et de l'usage de la langue basque, la naissance d'une institution politique à l'échelle d'Iparralde par la création d'un département Pays Basque, le respect des droits des prisonniers politiques basques, notamment leur rapprochement dans des prisons proches de leur domicile (ils sont actuellement dispersés dans des prisons françaises et espagnoles à des centaines de kilomètres de leur famille), droits normalement garantis par les lois en vigueur en France et en Espagne, la législation européenne et les conventions internationales. Ce mouvement privilégie la...

Zuzenean, déclare : « J'ai appris l'*euskara* parce que j'ai découvert l'endroit où je vivais. Je ressentais un manque culturel. Je suis devenu basque à 21 ans ». Il estime que l'*euskara* est le « ciment de la nation basque », et ajoute : « Je me sens basque et je lutte pour pouvoir me sentir basque, mais je ne peux gommer la part d'identité française qu'il y a en moi »<sup>36</sup>. Jakes Borthairu, lui aussi membre d'AB explique que, selon lui, l'identité basque « comprend un niveau subjectif, de conscience, de sentiment d'appartenance à un groupe spécifique dont la langue, parmi un certain nombre de traits culturels » lui apparaît comme étant « le trait principal ». Il ajoute qu'il a, lui aussi, « appris le basque » : « Je ne le savais pas à la naissance, je suis né hors du Pays basque, je suis venu ici y vivre. Même si mon père était d'ici, moi, j'ai passé une partie de mon enfance hors du Pays basque. Je suis venu après et j'ai appris le basque à l'âge adulte ». Du fait de son histoire personnelle, il estime qu'« il y a une forte dimension d'acquis » dans sa représentation de l'identité, que sa démarche est « volontariste » et que, d'autre part, l'identité basque est « en grande partie liée à un engagement politique, l'identification à une lutte qui se mène en Pays basque »<sup>37</sup>.

Au-delà de cette tentative de désacralisation de la question identitaire par le mouvement culturel, il demeure que la société locale, tant côté nord que sud, reste très complexe du point de vue des rapports que la population entretient avec la culture et la langue vernaculaires. En avril 2001, l'arrivée de la quinzième Korrika a lieu à Bayonne. Devant la mairie, j'attends, durant une heure, un ami dans un café. J'assiste alors à une succession d'échanges, de commentaires, d'indignations particulièrement significatifs des différents types actuels de rapports au militantisme basque en général. À ma gauche, consommant au comptoir, deux messieurs âgés d'une soixantaine d'années, tous deux probablement bayonnais, discutent. Le premier déclare : « Eh bé, il faut parler combien de langues ici maintenant ! ». Le ton est ironique. Le second répond : « Combien ? Il faut être polyglotte, oui ». De nombreux « Basques espagnols », « Basques du sud » ou, selon les interprétations, « Espagnols », se sont en effet déplacés pour l'événement. Le bar se remplit progressivement. Le serveur, monolingue francophone, ne sait plus où donner de la tête. Il est au bord de l'exaspération. Quelques commandes lui sont adressées en *euskara* : « *Ogitartekoak badituzu ?* » [« Avez-vous des sandwiches ? »]. Le garçon de café répond en langue espagnole qu'il ne comprend pas. Le jeune client lui rétorque, dans un français approximatif, l'équivalent de : « Sandwichs s'il vous plaît ». Un de ses compagnons commente sur le mode de la boutade : « *Ez gaude Euskal Herrian hemen ?* » [« Nous ne sommes pas au Pays basque ici ? »]. Les deux jeunes rient de la situation. À

---

... non-violence active en s'inspirant de Gandhi, de Martin Luther King, de la Confédération paysanne, ou de Greenpeace, mais aussi des nombreuses luttes sectorielles menées à ce jour au Pays basque pour l'*euskara*, l'agriculture paysanne, l'écologie, l'insoumission au service militaire. Il réalise des actions symboliques et aussi spectaculaires que possible, de manière à attirer l'attention de la population sur ce qu'il estime être des injustices.

36. Coline Arbouet, « Nikolas Padrones : je suis devenu basque à 21 ans », *Pays basque Magazine*, n°40, 1998, p. 105.

37. Propos recueillis par Raphaël Pierre lors d'un entretien avec Jakes Borthairu, AEK Bayonne, février 2006.

l'autre bout du comptoir, deux hommes qui paraissent être des habitués des lieux ont trouvé de quoi discuter. Ils observent le va-et-vient de nombreux jeunes qui entrent dans le café et qui se dirigent immédiatement vers l'escalier menant aux toilettes. Pratique courante et admise, en temps de fêtes, en « Espagne » ou « Hegoalde ». Pratique inconnue et incorrecte pour d'autres : « Regarde, ils bouffent leurs sandwiches dehors et viennent pisser ici ». Quelques minutes après, une jeune fille portant l'inscription « *Euskal Herrian euskaraz* » [« Le Pays Basque en langue basque »], fait de même. Le patron des lieux, jusqu'ici nerveux mais compréhensif, s'emporte et lâche sur le ton du reproche : « Bonjour ! ». Un client ajoute : « Elle ne comprend pas le français ». « Avec moi, elle va comprendre ! », répond le cafetier. Au même moment, au sein d'un groupe d'une demi-douzaine de coureurs, l'un d'entre eux s'apprête à téléphoner à partir du poste du bar, et interroge alors l'assemblée dans un basque peu sûr : « *Zer zenbakiak egin behar ditugu Iparraldetik Hegoaldera ?* », traduisible par « Quel est l'indicatif pour appeler du côté nord au côté sud ? ». Une femme lui répond « *Zero, zero, hogei ta hamalau egin behar duzu !* » [« Tu dois faire le 00 34 ! »]. Il est 13 heures, la course de la langue basque s'achève mais pas sa fête qui durera tard dans la nuit. Aussi, ce jour-là, pour chacun des personnages intervenant dans ces scènes, la représentation de la ville de Bayonne était différente. Ce jour-là, Bayonne était basque pour les participants à la Korrika, elle était trilingue pour certains des clients, sans que cela ne paraisse poser de difficulté ou créer de malaise. Mais elle était aussi, pour d'autres, quasi envahie par le militantisme linguistique basque transfrontalier en général et par le nationalisme basque espagnol en particulier. Ainsi, la posture militante magnifiant le rôle culturalo-social de l'*euskara* est parfois contestée, tant par des personnes bascophones que non-bascophones.

#### 4. CONCLUSION

En Pays basque nord, le chant tient un rôle symbolique : il est l'une des manifestations majeures de ce qui est considéré comme relevant de l'identité basque. Il constitue l'un des biais par lesquels les Basques continuent à être basques. Cela est vrai tant dans le cas des milieux bascophones ruraux que dans celui des sphères au sein desquelles l'*euskara* n'est plus ou n'a jamais été langue de communication quotidienne.

Nourri de l'héritage du répertoire traditionnel ainsi que de la création basquissante produite depuis près de cinquante ans tant en Pays basque nord que sud, le mouvement culturel basque en Iparralde tente aujourd'hui, par le recours au chant, de réhabiliter le lien ancien entre territoire, langue et identité. L'usage et la valorisation du « chant basque », au sens du « chant en langue basque », acquièrent une valeur symbolique d'autant plus puissante du fait du contexte diglossique désavantageux pour l'*euskara*. Chanter est alors, pour partie, un acte de résistance tant politique qu'identitaire. Chanter, c'est exister.

Au-delà, le fait de chanter en basque pour parler de la société basque et de ses revendications permet plus généralement de s'inscrire dans le cadre de la

tentative de désacralisation de la notion de singularité incarnant le sentiment d'a-temporalité auquel renvoie régulièrement le terme « basque » lui-même. Par le chant, les mouvements favorables à la reconnaissance institutionnelle du fait culturalo-linguistique local participent à une tentative interne de contestation des effets néfastes du statut régional et folklorisé de la culture basque et militent pour son désenclavement de l'imaginaire constituant le mythe de l'étanchéité basque. Ce mouvement social constitue d'ailleurs l'unique sphère au sein de laquelle une tendance à défendre et à développer une conception dynamique de l'identité existe, dans la mesure où son discours revendique un lien potentiel entre citoyenneté, territorialité et *euskara*.

Dans le contexte de marginalisation grandissante de l'usage social de l'*euskara*, le mouvement culturel tente de tempérer les visions essentialistes de la basquité issues de l'ethnologisation du monde basque, processus pour partie né dans le cadre du développement de l'État français républicain en tant que structure politique génératrice de représentations régionalistes du fait culturel. En Pays basque nord, il propose un compromis : celui d'inscrire l'*euskara* dans la sphère publique tout en ne reniant pas les représentations régionales actuelles dominantes de la culture basque – qui relèvent de l'affect – issues du mythe de la singularité et considérant comme implicite le lien entre identité et conditions identitaires héritées. Dans leur tentative de relecture du monde basque et dans leur démarche de construction cohérente du territoire Pays basque, les militants de l'*euskara* ont l'avantage de ne pas avoir à rompre avec la cosmogonie locale traditionnelle : en manifestation comme en chanson, ils revendiquent essentiellement, du point de vue culturel comme symbolique, la légitimité politique non-exclusive de l'autonyme *euskaldun*, référent à la fois historique et privé, institué et public. Ils rappellent ainsi, pour qui voudrait l'entendre, que ce dont hérite toute société humaine est nécessairement issu d'un processus historique.

Cela étant, la survie de la langue et de la culture basques reste aujourd'hui prisonnière de l'opposition nationale/régionale et dépendante de la pérennité ou non de celle-ci. En effet, cette opposition induit nécessairement une représentation essentialiste de ce qui est considéré comme relevant de la culture basque, pensée comme régionale par nature. Il apparaît qu'à terme, en Iparralde, la rupture d'avec les représentations strictement régionalistes du monde basque constituera probablement la condition déterminante de la pérennité d'une culture basque mouvante et créative.

Thomas, Pierre: Le recours au chant basque en Pays Basque Nord contemporain : un vecteur...

## **BIBLIOGRAPHIE**

AMSELLE, Jean-Loup. *Logiques métisses, anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris : Payot & Rivages, 1999 ; 257 p.

BARTHES, Roland. « Le mythe, aujourd'hui ». Dans : *Mythologies*. Paris : Seuil, 1957 ; 233 p.

BIDART, Pierre. *La singularité basque*. Paris : Presses universitaires de France, Collection Ethnologies, 2001 ; 367 p.

DEL VALLE, Teresa. *Korrika : Basque Ritual for Ethnic Identity*. Reno : University of Nevada Press, 1993 ; 264 p.

ITZAINA, Xabier. "Chant et politique". Dans : *Kantuketan. L'univers du chant basque*. Donosti : Elkar, 2002 ; pp. 143-176.

LABORDE, Denis (dir.). *Kantuketan. L'univers du chant basque*. Donosti : Elkar, 2002 ; 283 p.

URBIENA, Jabi. *Euskal Herriko Kartelak*. Tafalla : Txalaparta, 1997 ; 335 p.

WIEVIORKA, Michel. *Sociétés et terrorisme*. Paris : Fayard, Mouvement 5, 1988 ; 557 p.